

numéro 59-60
années 2010-2011 / 29 €

**OSWALD
SPENGLER**

**NOUVELLE
ECOLE**



**RAMIRO
DE MAEZTU**

SEXOLOGIE (II)

**LA DANSE
DE BRAISE
DES NESTINARI**



La « danse de braise » des Nestinari est toujours pratiquée aujourd'hui dans plusieurs villages de la montagne de la Strandja, proche des côtes de la mer Noire, à l'extrême sud-est de la Bulgarie. Ce rituel, qui mélange des croyances chrétiennes-orthodoxes et d'immémoriales traditions païennes, porte le nom de « nestinarstvo ». Il se retrouve dans certains villages du nord de la Grèce. Ci-contre et ci-dessous : un Nestinar du village de Balgari, dans la région de « Golyama Ayazma » (« la grande source sacrée »), jouant sur les charbons ardents avant la fête de sainte Hélène et de saint Constantin (photos de Valeria Fol).



Entretien avec Valeria Fol

LA DANSE DE BRAISE DES NESTINARI

Nouvelle Ecole : Il subsiste encore aujourd'hui, dans certains États d'Europe de l'Est, des traditions populaires extrêmement vivaces. Ces traditions, dont les origines sont antérieures au christianisme, ont fait l'objet de nombreuses recherches universitaires. Le cas de la Bulgarie et des Nestinari est assez significatif. Pouvez-vous donner l'origine et la signification du terme « Nestinari » ?

Valeria Fol : Le sens du nom *Nestinari* (= *anastenari*) ne peut être considéré qu'à titre hypothétique. L'un des sens possibles remonterait à un vieux nom du grec ancien, traduisible par « au sein du foyer ». Un autre sens peut découler d'*anasta* (« serpent »), mot par lequel les Bulgares venus de l'Asie mineure désignaient les reptiles. Dans l'Antiquité, l'une des représentations du fils de la Déesse-Mère est un serpent. Les deux acceptions sont tout à fait pertinentes pour expliquer le phénomène des Nestinari. Aujourd'hui encore, les vieilles « *nestinarki* » de la Grèce du Nord émettent des sons qui rappellent le sifflement du serpent – qu'elles sont d'ailleurs incapables d'expliquer. D'ailleurs, à la fête de sainte Marina (connue dans l'Eglise catholique sous le nom de sainte Marguerite), les Nestinari surnomment leur sainte *vissia*, autrement dit la maîtresse des serpents.

Recueillis il y a un siècle et demi, les premiers témoignages évoquent essentiellement des femmes de la montagne de la Strandja, en Bulgarie, qui portent des icônes pour rendre hommage à saint Constantin et à sainte Hélène en marchant pieds nus sur la braise. Plusieurs facteurs expliquent pourquoi nous ne disposons pas de description complète de ce culte qui, à l'origine, durait sept jours, avant de se ramener à trois jours. Lorsque les chercheurs commencèrent à s'intéresser aux Nestinari, le rite ne durait déjà plus qu'un seul jour et le calendrier pour le rituel du feu n'était plus qu'un souvenir affadi du passé ancestral. La fête religieuse de sept ou de trois jours n'est aujourd'hui, hélas, qu'une pièce à déposer dans les archives. Le rite se pratique chaque année le 3 juin (21 mai du nouveau calendrier). Selon une tradition ancienne, la danse sur la braise peut également être réalisée lors de deux autres fêtes « solaires », *enyovden* et *llinden*.

Nouvelle Ecole : Le rite de la danse sur braise, le « *nestinarstvo* », est en quelque sorte le centre spirituel de la tradition nestinari. Sur le plan physique, il interroge sur le fait de « danser sur la braise » sans stigmates corporels... Mais, sur le plan historique, quelle est la provenance de ce rituel ?

Valeria Fol : Ce rite est « intégral », c'est-à-dire qu'il organise les relations humaines, le temps et l'espace de l'ensemble du village. L'élément central de la fête est donc la danse sur le feu, forme de vénération des saints la plus haute. Les prophéties sur le feu sont considérées comme des paroles du *Svetok* (« grand-père »), comme on appelle saint Constantin, et on dit qu'elles se réalisent toujours. C'est grâce à lui qu'une *nestinarka*, considérée comme une sœur du saint, devient *possédée* (c'est-à-dire tombe en *enthousiasmos*) et parvient à danser sur la braise sans se blesser, phénomène encore relativement inexplicé.

Les origines du rituel des Nestinari remontent loin dans les millénaires avant Jésus-Christ, loin avant le christianisme. À cette époque, le culte du dieu Soleil est déjà fermement établi et son reflet terrestre est appréhendé comme un feu sacré à forme circulaire. Il existe, depuis la plus haute Antiquité, des traces archéologiques d'un rituel du feu dans différentes régions de la Méditerranée et de l'Asie mineure. Ces traces ne permettent pas pour autant de dire avec certitude que l'on dansait sur la braise.

Le plus ancien témoignage de danse sur la braise, avec le port d'objets sacrés, est une inscription de Sardes, capitale de la Lydie ancienne. La datation de l'inscription est du milieu du II^e siècle, mais elle représente la copie exacte d'un original de 365 av. notre ère, c'est-à-dire de l'époque du règne du roi perse Artaxerxès II Mnémon (fin du V^e / première moitié du IV^e siècle av. notre ère). Cette inscription réitère l'ancienne interdiction prohibant aux prêtres du culte officiel perse d'Ahura Mazda, le principal dieu zoroastrien, de participer aux mystères de Sabasios, d'Angdistis (= Agdistis) et de Ma. Les lignes 9-11 mentionnent que pendant les « mystères de Sabasios », on « portait des choses en marchant sur le feu ». Cette interdiction suggère un hommage visualisé à la divinité, qui était d'ailleurs inadmissible pour le système religieux du zoroastrisme. L'inscription revêt une importance exceptionnelle, car elle ignore d'emblée tout lien entre le zoroastrisme et le *nestinarstvo*, un lien souvent avancé par des chercheurs qui ne connaissent pas les anciennes sources écrites.

Un autre récit provient de Strabon (Strab. XII 2. 7 Lasserre-Budé). Celui-ci évoque des prêtresses de la déesse Artémis qui marchaient pieds nus sur des charbons ardents sans ressentir de douleur. La cérémonie rituelle se déroulait à minuit, dans un sanctuaire central desservant les habitations portant le nom commun de Kastabala (aujourd'hui Bodrum Kale, en Turquie). Ce territoire sacré est situé à mi-hauteur en montagne. Il se trouve près de Tyana, aux pieds de la montagne Taurus. Tyana est un lieu célèbre pour la forte croyance en la Déesse-Mère, honorée comme une divinité égale (*parèdre*) à Sabasios.

Une autre mention du rite du feu à Kastabala est présente dans un autre texte de Strabon (Strab. V 2. 9 Lasserre-Budé), où il est question de l'antiquité italique. Aux pieds du mont Soracte, sur la voie de Flaminus, au nord de Rome, on danse également pieds nus sur la braise ardente sans avoir mal. Strabon relate que les danseurs sont des possédés de la déesse. Tout fait penser que l'ensemble de la population participait à la cérémonie, et pas seulement des femmes. Ce rite annuel se faisait devant une foule nombreuse venue pour la fête.

Jamblique (Jambl. *De myst.* III 4 des Places-Budé) mentionne également une prêtresse de Kastabala afin d'évoquer ceux, nombreux, qui *prophétisent sur l'avenir* (qui possèdent une *mantique divine*) par l'*enthousiasmos* et la *théophorie*, en d'autres termes ceux qui accueillent la divinité pour la porter en eux. Selon lui, ceux-là consacrent toute leur vie aux dieux qui les inspirent et dont ils sont les instruments. Abandonnant leur vie d'hommes au profit de la vie divine, ils harmonisent leur vie personnelle avec la divinité. Pour cet auteur, la justification principale de ces affirmations réside dans le fait que plusieurs de ces êtres s'approchent du feu sans se brûler, car *le feu ne peut les toucher à cause de leur inspiration divine*. S'il leur arrive de se brûler, ils ne réagissent pas car, à ce moment-là, ils ne vivent pas au niveau d'une « vie animale ». L'état de transe est le *prihvashtane* (« possession »). Après avoir cité d'autres exemples de personnes se transperçant ou se coupant sans ressentir de douleur, Jamblique déclare que ces actes ne sont pas humains, car *l'irréalisable se réalise sous l'effet de la théophorie*. Ils se jettent dans le feu, passent à travers lui, tout comme ils traversent des rivières à l'exemple de la prêtresse de Kastabala. Jamblique se réfère au fait de traverser facilement un courant d'eau rapide et fort, chose que l'on pourrait définir comme une purification, une fusion, pourtant sans danger avec un élément divin telle que l'Eau. Dans leur *enthousiasmos*, ces croyants vivent une autre vie qui les inspire et les possède entièrement.

Les textes ci-dessus décrivent le mécanisme de la cérémonie rituelle du feu. Elle consiste en une « possession par le dieu », un *enthousiasmos* qui a pour conséquence la « théophorie ». Si on compare les descriptions des Nestinari faites depuis la première moitié du XIX^e siècle jusqu'aux années 1980, on peut dire que le texte de Jamblique donne la description la plus précise de leur rituel.

Parmi les nombreux témoignages écrits, il faut aussi signaler l'hymne magique à Hécate-Séléné-Artémis (*Hymni Magicae* 21. 22-24 Preisendanz, vol. II, p. 259-260, V). On admet que l'hymne en question date du IV^e siècle. Cet hymne-incantation interpelle la Déesse-Mère, qui porte des noms différents – Hécate, Artémis, Dioné, Perséis, Baubo, Frune, etc. Il est admis que l'hymne magique, intraduisible, est un vœu de bien-être et de santé. C'est précisément avant cet hymne que la « Hécate aux plusieurs noms » devint égale à la Persé-

phone aux grands yeux. Perséphone « passe vite », c'est-à-dire qu'elle marche rapidement pour traverser le feu. Dans cette invocation, Hécate-Perséphone est désignée comme la « gardienne de l'aire ». Le mot « aire » a deux sens : le cercle de feu et l'aire à blé. Ces deux sens sont conformes aux codes des théonymes Hécate et Perséphone. Les trois vers de cet hymne sont le seul témoignage explicite concernant la Déesse-Mère qui marche sur la braise.

Nouvelle Ecole : Pouvez-vous décrire le déroulement du rite ?

Valeria Fol : Le dimanche, à l'aube du jour qui précède la fête de saint Constantin et de sainte Hélène, une procession solennelle se mettait en marche à partir des bâtiments sacrés (*konaks*) voués aux saints du village de Balgari (mais aussi de Kosti, Kondolovo, Slivarovo et Gramatikovo), conduite par la *nestinarka* principale – dite *vikilina* ou « téléarque » (grand maître de la communauté religieuse). Procession constituée de musiciens portant des objets spéciaux rituels comme la caisse sacrée (*tapan*) et les icônes, ou jouant de la cornemuse, de fidèles et de tous ceux qui portent les noms de Constantin et d'Hélène. Les jeunes filles et les jeunes gens dansent tout le long du chemin, qui est toujours le même, jusqu'à la « Grande aiazma »¹, dont la source d'eau est considérée comme sacrée dans tous les villages. Près de cette source, une construction spéciale en bois, appelée *odartché*, reçoit les icônes, les pains, les foulards rouges que l'on se transmet en héritage. Ce jour-là, on dit que l'eau de la source et le contact des icônes ont un meilleur effet guérisseur. Chaque village dresse une table commune et tous dansent à la ronde (*horo*).

Le retour au village se fait par un autre chemin traditionnel. Tous ces actes et gestes sacrés sont les mêmes depuis des millénaires : les *odartché* reproduisent l'idée archétypale d'édifice cultuel, présente avant que les hommes ne se mettent à construire des temples.

Dans le passé, le feu des Nestinari était allumé à partir d'un *feu vivant* : un feu spécial que deux frères jumeaux obtenaient en frottant des morceaux d'un bois précis, strictement indiqué par la tradition. Le cercle de feu est l'image terrestre du dieu Soleil. L'étalement de la braise signifie la descente du dieu chez les humains. C'est pourquoi seuls les possédés, c'est-à-dire les *appelés* de saint Constantin, peuvent y toucher. Le soir, les possédés jouent sur la braise avec les icônes sacrées à travers lesquelles se manifestent le saint et les signes qui témoignent de sa présence. La *nestinarka* ou le *nestinar* le plus digne reçoit un don prophétique, à savoir le privilège d'annoncer la volonté du dieu.

Le rituel des Nestinari, accompli suivant le calendrier traditionnel de la communauté, possède un caractère cosmique. Accomplir correctement ce rituel, c'est aider les forces cosmiques à effectuer le cycle journalier et annuel de la nature. Ces forces sont personnifiées par la Déesse-Mère, équivalent de la Terre, que le christianisme représente par sainte Hélène, tandis que son fils Soleil/Feu est représenté par saint Constantin. La croyance ancienne dans les quatre éléments composants de l'univers – l'Air, la Terre, le Feu et l'Eau – trouve son expression dans le rite à ciel ouvert et les processions exhibant des objets sacrés, dans la vénération des sources d'eau sacrées favorisant la santé et la vie, le feu vif des Nestinari et la terre fertilisée par le sang du taureau. La communauté des Nestinari favorisait la sensibilisation des hommes au rythme de la nature, afin de vivre dans l'abondance, la santé et la paix. L'homme et la nature faisaient partie d'un tout. Le savoir sur la création mythologique de l'univers, et sur son rythme, représente toujours une force magique que l'on préserve par le secret et que l'on exprime à travers les rites. La force de cette croyance est attestée aussi par le fait que, malgré la suspension de presque un demi-siècle du rite des danses sur braise, celui-ci demeure toujours vivant. En ce qui concerne la mémoire culturelle, il faut dire que les danses sur la braise sont un élément important, mais pas essentiel, du phénomène des Nestinari. En l'absence de possédés pouvant entrer dans le feu, les fidèles accomplissent tous les gestes obligatoires du rite sans pour autant se livrer à la danse sur la braise.

Nouvelle Ecole : Quel lien peut-on établir entre l'orphisme et le rite des Nestinari ?

Valeria Fol : Il est logique de s'interroger sur l'histoire de cette tradition méditerranéenne, d'ailleurs présente dans diverses cultures anciennes et donc conservée par la population thrace habitant la partie européenne de Constantinople. Les sources écrites bulgares rattachent ce rite des danseurs sur la braise à la tradition orphique orale. Sur le plan de la croyance et du rituel, l'orphisme fut établi définitivement pendant le deuxième millénaire av. notre ère dans le bassin méditerranéen, sur les bases de la croyance fondamentale en la Déesse-Mère et d'après le principe mâle du cosmos personnifié par le taureau. Il faut souligner une influence certaine d'éléments égyptiens relatifs au dieu Soleil. Cette croyance, qui devint une alternative au panthéon olympien, se répandit depuis la Crète et jusqu'au nord (Béotie, Thessalie, Phocide, Delphes, Macédoine orientale, Thrace), puis dans les îles de Samothrace, Lemnos, Naxos et Thassos. La croyance orphique pratiquée dans les cités-États de la Grèce ancienne est une doc-

1. *Aiazma* provient du mot grec *agiazma* et désigne une source d'eau sacrée et « guérissante ». L'endroit appelé Grande aiazma est considéré comme le lieu d'origine des Nestinari bulgares et grecs.



Ci-dessus : une villageoise de Balgari, près de l'icône nestinari placée sur son « petit lit de bois » (une plate-forme spécialement construite à cet effet). Ci-contre : vue rapprochée du « petit lit de bois » orné de bougies, dans la région « Golyama Ayazma » (« la grande source sacrée »). En haut, à droite : une jeune fille de Gramatikovo portant l'icône nestinari de son village (photos de Valeria Fol).

trine philosophique aux racines pythagoriciennes, tandis qu'en Thrace et dans d'autres sociétés du Sud-Est européen, qui n'ont pas encore d'écriture, elle se manifeste à travers des rites folkloriques oraux jusqu'à l'arrivée du christianisme. Aujourd'hui encore, dans certaines régions de la montagne Strandja, il reste des vestiges vivants de cette tradition.

La croyance orphique orale, répandue dans les anciennes terres thraces, est communément définie comme *orphisme thrace*, puisqu'elle était pratiquée en Thrace ancienne à deux niveaux : d'une part, dans des cercles aristocratiques fermés constitués uniquement par des hommes ; d'autre part, de manière massive, accessible à tous, aux hommes comme aux femmes. La croyance et les rites populaires sont fondés sur l'idée de la possession du croyant par le dieu. Le niveau aristocratique, lui, est inspiré par l'« extase des mystères », autrement dit par l'élévation de l'initié vers le dieu. Les aristocrates initiés étaient convaincus de s'assurer ainsi une immortalité spirituelle et intellectuelle absolue. Selon les anciens auteurs grecs, « les Thraces se rendent immortels » grâce aux pratiques rituelles et aux paroles sacrées psalmodiées (les prières). En outre, ils observent des normes rigoureuses d'abstinence totale. Aujourd'hui encore, dans la région de la Strandja, on peut assister, voire participer à des rites qui sont des cérémonies orphiques collectives.

Dans la tradition orale de l'orphisme thrace, le rôle principal revient à la figure du roi-grand prêtre-maître d'immortalité. La personnification mythologique la plus connue de ces rois-prêtres, se livrant à des rites étranges aux yeux des Grecs qui en faisaient la description, est celle d'Orphée, ainsi que celle de Zalmoxis.



Musiciens nestinari originaires de Grèce et de Bulgarie. Le rituel « nestinarstvo » se déroule le soir tombé. Les villageois, une fois rassemblés, procèdent à une danse traditionnelle de forme circulaire (« horo ») pendant que se consume le feu qu'ils ont allumé. Les Nestinari marchent et dansent ensuite sur les braises au son de la cornemuse et du tambour sacré (photo de Valeria Fol).

La croyance dans les rois-prêtres, devenus des personnages poétiques et mythologiques à l'instar d'Orphée, favorisa la propagation du christianisme en Thrace. Ainsi, bien des sanctuaires, notamment ceux des mystères rituels collectifs, ont continué d'être utilisés après l'adoption du christianisme. Les vénérés Déesse-Mère et son fils Soleil/Feu – son égal quant à la croyance et aux rites –, devenus des héros immortels et protecteurs, cédèrent la place à saint Constantin et à sainte Hélène, à Notre-Dame, à sainte Marina et à d'autres saints des premiers âges chrétiens.

Nouvelle Ecole : Un élément important, et constant, du rite des Nestinari est le rôle accordé aux icônes. Que représentent-elles ?

Valeria Fol : Les icônes sont vénérées en tant qu'objets de hiérophanie. Par conséquent, elles portent des noms. Pour que la communauté puisse bénéficier de leur protection, il faut les vénérer et leur apporter des soins particuliers : lustration à l'eau (bain des icônes), décorations de fête (par des habits, c'est-à-dire les housses dont on les couvre) et dépôts de dons. Les icônes mènent les processions, elles sont les premières à recevoir la nourriture de la table commune, elles sont portées pendant la danse sur la braise. Autrefois, les hommes croyaient que les icônes pourraient s'en aller si elles étaient mécontentes. C'est pourquoi on les traitait comme des êtres vivants. Laisser « partir » les icônes signifiait qu'elles avaient retiré leur protection et ne défendaient plus la communauté. C'est pourquoi seuls le *vikilin* (le meneur du rite) et les Nestinari pouvaient les toucher. Pendant la procession, les icônes sont portées par des garçons au-dessous de treize ans révolus, c'est-à-dire vierges.

Avant la danse sur la braise, il est obligatoire d'immoler un taureau. Les morceaux de viande crue sont ensuite distribués aux fidèles, qui doivent toucher de leur langue la chair saignante. Une autre partie du taureau est préparée pour le repas en commun. Le taureau sacrificiel est le symbole terrestre du dieu Soleil (ou dieu Feu) qui meurt pour que le sang irrigue la terre. Celle-ci est ainsi fertilisée et la nature peut renaître. Le lieu du sacrifice est toujours le même. Il doit être maintenu propre et à l'abri de toute profanation. Tout le monde veille à ce que l'animal soit sacrifié correctement selon la « loi des Nestinari ». Goûtant à l'animal sacrifié (*kourban*), le fidèle reçoit une part de la force divine.

Nouvelle Ecole : Comment expliquez-vous que le *nestinarstvo* ait subsisté tout particulièrement dans la région de la Strandja ?

Valeria Fol : La Strandja est une montagne intérieure qui constituait une unité administrative et militaire de la Thrace ancienne. Elle était initialement dominée par une dynastie qui se trouvait à l'écart de la cour royale des Odryses. Dès le IV^e siècle av. notre ère, cette dynastie acquiert son autonomie. À partir du III^e av. notre ère, la montagne devient une région stratégique hellénique dénommée Astika et gouvernée par une famille royale autonome. Au début du II^e siècle, à l'époque de l'empereur Hadrien (117-138), Astika n'est

plus considérée comme stratégique par l'administration romaine des provinces, sans pour autant être urbanisée. La ville de Visa (aujourd'hui Vysî, en Turquie), qui a conservé son nom thrace jusqu'à aujourd'hui, a été un centre administratif et un haut lieu des rites dionysiaques, comme en témoignent les nombreux monuments de la fin du IV^e siècle av. notre ère jusqu'à la fin du V^e siècle de notre ère. Visa est restée la ville principale de la région jusqu'à l'assassinat de Remetalk III (38-45), le dernier roi thrace dont l'élimination mit pratiquement fin à cet État.

Une seule source écrite de l'époque de Justinien atteste du peuplement de la Strandja par des Slaves, sur l'ordre de l'autorité de Constantinople, mais jusqu'à présent cet écrit n'est pas soutenu par des découvertes archéologiques. De la ville de Perint (aujourd'hui Eregly, sur la côte septentrionale de la mer de Marmara) jusqu'à Apolonia Pontica (aujourd'hui Sozopol, au sud du Bourgas, sur le littoral de la mer Noire), ce territoire montagneux historiquement fermé et habité par une population thrace a survécu jusqu'aux débuts du Moyen Âge. La langue grecque de Byzance pénètre dans la région après le VI^e siècle, évincée ensuite par la langue bulgare qui se propage à partir du IX^e siècle. La région devient un territoire limitrophe entre Byzance et la Bulgarie, et change souvent de maître. Peu à peu, la population devient bilingue sans pour autant adopter la vision du monde ni, par suite, acquérir un sentiment d'appartenance byzantine ou bulgare. Elle a plutôt conservé sa culture ancienne avec une couche chrétienne à la surface jusqu'à nos jours. À l'époque de l'empire ottoman (XIV^e-XIX^e siècles), la région est proclamée unité de production et d'imposition turque (un *has* du sultan), mais les Turcs ne sont jamais venus y habiter. C'est pourquoi la population locale, isolée dans la montagne, a pu préserver ses traditions.

Nouvelle Ecole : Un autre problème semble intéressant à soulever. C'est celui de la relation entre les Nestinari présents en Grèce et ceux de Bulgarie...

Valeria Fol : Le regroupement interne de la population dans des villages « grecs » et « bulgares » est un processus spontané depuis le XIX^e siècle. C'est là que se pose la question de l'« origine ethnique » des habitants des villages nestinari dans la région, question que ces derniers ont eu longtemps du mal à comprendre. Ils s'identifient eux-mêmes à une communauté pratiquant une croyance et des rites dont le point culminant est le jeu sur la braise. Ils s'appellent entre eux « frères ». À la suite des accords entre la Bulgarie et la Grèce, dans les années 20 du siècle dernier, les Nestinari grécophones ont été déplacés vers la Grèce du Nord, où ils ont toujours pratiqués leurs rites jusqu'à aujourd'hui. Cependant, les descendants de ces exilés rendent régulièrement visite à leurs frères Nestinari de Bulgarie, notamment depuis la chute du régime totalitaire.

Nouvelle Ecole : Le rite des Nestinari a été sauvegardé au cours d'une très longue période historique. En fin de compte, comment expliquer son maintien et son évolution ?

Valeria Fol : Le *nestinarstvo* a pu se conserver à travers les siècles grâce à l'organisation interne des croyants. Cette communauté religieuse particulière possède son propre système de lieux de culte sacrés (de petits monastères, des *aïazmi*, des *konaks*), qu'elle entretient. Elle désigne la *nestinarka* ou le *nestinar* principal(e), fixe les visites rituelles qu'on lui rend, organise la fête religieuse commune des quelques villages peuplés de Nestinari autour de la Grande *aïazma*, ainsi que les rencontres entre Nestinari aux fins d'accomplir correctement le rite. Les pratiquants font de leur croyance une « loi ». D'après certains récits que toutes les enquêtes confirment – tant dans le passé qu'actuellement –, le respect de cette « loi » est un devoir traditionnel pour les héritiers de certaines familles.

La cérémonie rituelle des Nestinari ne fait pas de différence entre les deux sexes, mais il semble que les femmes jouent un rôle prépondérant. Les premiers témoignages attestent de la simplicité de la structure spirituelle nestinari. La communauté est dirigée par la *nestinarka* ou le *nestinar* principal(e) – le sexe n'ayant pas d'importance puisque le choix est effectué suivant des qualités comme savoir prophétiser, révéler l'avenir de manière exacte ou danser le plus longtemps sur la braise. Cette personnalité rituelle est choisie parmi les Nestinari de quelques villages situés à proximité. Le dépérissement progressif du rite fait ressortir au premier plan le/la *vikilin(a)*, qui peut ne pas danser sur la braise, mais doit avoir un lien de parenté avec une famille Nestinari. Cette disposition efface définitivement le rôle de la *Nestinarka* principale dans les villages Balgari et Kostî, puisqu'il ne reste personne qui puisse exécuter le rituel du feu, quoique le reste de la cérémonie subsiste toujours. Ces dernières années, des jeunes garçons issus des familles de Nestinari ont toutefois repris la tradition de la danse sur la braise. Dans le Nord de la Grèce, où la situation diffère pourtant de celle de la Strandja, le personnage du téléarque a pris là aussi une importance de premier ordre. Tels sont à l'heure actuelle les changements dans la structure hiérarchique nestinari.

Aujourd'hui, les danses sur l'enceinte de braise ont lieu le jour de la fête de saint Constantin et de sainte Hélène, tandis que, dans le passé, elles se conformaient à une sorte de « calendrier nestinar ».



L'historienne Valeria Fol (ci-dessus et ci-contre) a fait ses études à l'Université de Sofia. Elle est aujourd'hui professeur à l'Académie bulgare des sciences. Elle a publié, à partir de 1993, une dizaine d'ouvrages et plus de 120 articles consacrés aux monuments mégalithiques de la Thrace ancienne, aux traditions populaires thraces et à leurs survivances à l'époque actuelle.

Nouvelle Ecole : Que le rite se soit maintenu, c'est un fait. Mais quelle est son « audience » ? Est-il vraiment connu et surtout compris comme tel par les populations locales ? Quelle est son actualité aujourd'hui ?

Valeria Fol : La croyance et les rites des Nestinari, qui se sont établis et ont été pratiqués durant des millénaires, rattachés aussi bien aux conditions géographiques et climatiques qu'à la vie matérielle et à l'économie, n'ont en effet jamais pu être réduits à néant, bien que l'Eglise orthodoxe et, dans certaines périodes, l'Etat, aient tenté de les détruire... La croyance dans la Déesse-Mère et son fils Soleil/Feu suivait les changements et s'y adaptait, dissimulée sous le voile transparent du christianisme. Malheureusement, aujourd'hui, le *business* touristique est en train de profaner les rites des Nestinari en organisant des danses de marcheurs sur la braise (il convient de faire la différence entre ceux-ci et les Nestinari), y compris dans des restaurants. Cependant, une nouvelle tendance s'affirme et démontre que les charbons vivants de cette croyance jettent encore des étincelles : ces dernières années, les familles grecques et bulgares des Nestinari ont rétabli le rite dans la région de la Grande aïazma. On observe aussi une nouvelle orientation qui participe à la renaissance du *nestinarstvo* : l'aspiration à être en contact spirituel avec la nature et l'intérêt pour la culture des ancêtres. Depuis deux ou trois ans, les descendants des anciens Nestinari, qui portent en eux cette vocation, ne dissimulent plus leur croyance et leur capacité de danser sur la braise ardente, d'entrer dans l'enceinte de feu le jour des saints Constantin et Hélène. Les liens renouvelés avec les Nestinari grecs nourrissent la renaissance de ce rituel. Il faut savoir enfin que, bien souvent, ces chercheurs de tradition se tournent vers les ouvrages scientifiques afin de retrouver les rites anciens. On assiste ainsi à un phénomène très intéressant : après que la science a recueilli ces traditions auprès de la population, c'est aujourd'hui le peuple qui vient renouer avec son héritage spirituel pour lui donner une seconde vie, aidé par les ouvrages scientifiques.

En 2009, l'Unesco a inscrit la « danse de braise » des Nestinari sur la Liste représentative des chefs-d'œuvre du patrimoine immatériel de l'humanité. ■

(propos recueillis par Michel Thibault)

Née le 24 juillet 1953 à Oryahovo (Bulgarie), Valeria Fol est historienne et professeur d'histoire ancienne et de thracologie à l'Académie bulgare des sciences. Elle participe aussi aux enseignements et aux recherches conduites dans les programmes « Héritage culturel, historique et informatique » (École spécialisée de bibliothéconomie et informatique) et « Histoire » (Nouvelle Université bulgare). Elle est par ailleurs membre du comité national de l'Unesco et du comité de rédaction des séries de monographies « Auteurs de l'Antiquité. Sources de la Thrace et des Thraces » et « Thracica » (publications du Centre de Thracologie).

Spécialiste de thracologie, auteur d'une série d'ouvrages sur l'Antiquité, la Thrace et les résurgences religieuses païennes, Valeria Fol a notamment publié (titres traduits en français) : *La roche, le cheval et le feu. Le début des rites thraces* (Arges, 1993), *La sainte oubliée* (Presses universitaires St. Kliment Ohridski, 1996), *La Thrace antique. Le silence parle* (Comite national Europalia Bulgarie, 2003), *Orpheus, le Thrace* (Tangra TanNakRa Publ., 2008). Elle a également participé aux ouvrages collectifs *Bulgaria. History Retold in Brief* (Riva, 1999), *Feu et musique* (Mélanges Marin Drinov, 2000), *Thrace ancienne* (Centre de Thracologie, 2000), *The Thracians* (Tangra TanNakRa Publ., 2005), *The Deities of the Thracians* (Tangra TanNakRa Publ., 2010). ■